

# INFORMATIONS STALAG V.B

DE L'AMICALE "LES CAPTIFS DE LA FORET NOIRE"

# STALAG V.B

VILLINGEN



C.C.P. : Paris 4.841-48

68 RUE DE LA CHAUSSEE D'ANTIN  
PARIS 9<sup>e</sup> - TEL. TRI. 78-44, 78-45

Rédacteur en chef : H. PERRON.

N° 17. MAI-JUIN 1948

Prix du Numéro :

BIMESTRIEL

12 Francs

## Comme un vol de Gerfauts

Nous ne sommes qu'au printemps et déjà les feuilles tombent. Des feuilles jaunes, comme usées par la vie et qu'un triste vent rabat dans votre boîte à lettres. Pour ma part, j'en ai trouvé deux ce matin. Toi aussi, mon camarade, en dépouillant ton courrier, tu as fait la même découverte que moi. Tu sais bien, cette feuille imprimée dont tu devais remplir les blancs et adresser ensuite à une Association quelconque d'Anciens Combattants. Tu as peut-être été flatté de tant d'attentions vis-à-vis de ta personne, moi pas. Car vois-tu, cette sollicitude à notre endroit cache un but bien mesquin et je vais essayer, en cet article, de te le dévoiler.

Un arrêté du ministre des Anciens Combattants vient de décerner le titre d'Ancien Combattant aux prisonniers de guerre 1939-1945. Ce ne fut pas sans mal. Les plus acharnés à combattre cet arrêté, pourquoi ne pas le dire, puisque c'est malheureusement vrai, furent nos aînés de 1914-1918. Et des associations d'anciens combattants voyaient d'un mauvais œil nos tentatives pour l'attribution de ce titre, car le combattant 1914-1918 n'admettait pas de parler d'égal à égal avec un représentant de l'armée « cosses en l'air ». Il était bien entendu, et, dans certains milieux cela l'est encore, que le soldat de 1939-1940 n'était bon qu'à ramasser les pâquerettes et à imiter le coureur de Marathon sur le parcours Sedan-Bordeaux; que nous n'avions jamais su nous servir d'un fusil et que même ceux qui, au temps de leur active, furent classés tireurs d'élite en avaient en 1939-1940 totalement oubliés leur théorie et devaient confondre la ligne de mire avec la ligne Maginot. En bref, nous étions les vrais champions de la courrette.

Et voilà que d'un trait de plume un ministre nous reconnaît le titre d'anciens combattants. Cela va faire du bruit : deux millions de pelés, de galeux qui, d'un seul coup, se voient octroyer un titre qu'ils ne méritaient pas. Car il est bien entendu, n'est-ce pas, que nous ne méritons pas cet honneur.

Il est bien entendu que l'armée française pouvait, sur le plan du matériel, lutter à armes égales avec l'armée allemande. Nous étions pourvus de tanks, d'avions, de canons et nos moteurs à crotin pouvaient rivaliser avantageusement avec les canons portés, les autos chenilles et les camions fridolins. Cela, tout le monde le sait. Et le combattant de 1939-1940, fier de son fusil 75 modifié en 96 et de ses huit cartouches pouvait aisément arrêter le tank de 40 tonnes qui lui barrait le chemin de Berlin.

Il est bien entendu que la bataille de Belgique fut un désastre pour l'armée française. L'armée française et l'armée belge défendaient le canal Albert. Nous tenons, nous, les « cosses en l'air », nous tenons un adversaire supérieur en nombre et en matériel, et un chef, Giraud, lutte pied à pied avec ses hommes. Soudain la catastrophe. Le roi Léopold, commandant en chef des armées belges, fait déposer les armes à ses soldats. Dans la trouée ainsi offerte, les blindés allemands se ruent en Belgique, encerclent l'armée française. Le premier épisode est terminé. Nous perdons une armée sur une trahison. Tout le matériel anglais est réplé en hâte sur Dunkerque. Qui fait la couverture de cette opération ? L'armée française. Le soldat français contient une armée de fer; il contre-attaque parfois avec succès. La lutte est inégale, mais il faut sauver le matériel et préparer les succès futurs. L'opération réussit en tous points. L'armée « cosses en l'air » a tenu et, sur la plage de Dunkerque, il ne reste plus que des soldats français, sans munitions, et sur lesquels, du ciel, des légions d'avions font pleuvoir bombes et torpilles. L'épopée de Dunkerque est terminée. La bataille de France commence.

A Sedan on se bat. Mais on est tranquille sur l'issue de la bataille. Le Conseil supérieur de la guerre n'avait-il pas tout prévu ! L'Allemand serait pris au piège. Mais ce que Pétain n'avait pas prévu, c'est l'avalanche de blindés qui dé-

ferla sur les lignes françaises. La ligne Maginot fut érasée par les bombes de deux tonnes. Le fort de Rochonviller, qui devait résister à un siège d'un an, tint huit jours sous un déluge d'acier, puis il sauta. Que vouliez-vous, que fit le soldat français quand la ligne Maginot, véritable mur de béton, était réduite en poussière ! Il tint deux jours, trois jours. Puis tout craqua. Des ordres contradictoires, œuvre de la cinquième colonne, vinrent désorganiser cette résistance. Et ce fut la fin.

Une armée toute entière, prête à tous les sacrifices, était livrée à l'ennemi. Des résistances sporadiques eurent lieu sur la Seine, sur la Loire, un peu partout. Mais l'aviation allemande était reine du ciel. Pas un avion français. Chaque nid de résistance était pulvérisé par les bombes.

Aussi, quel que fut le lieu de ta capture, mon camarade, tu as fait ton devoir de Français. On t'a livré pieds et poings liés. Tu n'es pas responsable de la carence de tes chefs et de la trahison de ceux qui, déjà, préparaient la collaboration. Et tes années de captivité vinrent ajouter un long martyre à la honte de la défaite. Et si on te met en parallèle avec l'œuvre formidable accomplie par le soldat russe, n'oublie pas de répondre : « La campagne de Russie a commencé sous de bien mauvais auspices et la retraite russe ne s'arrêta qu'à Stalingrad. Pour nous, Français, il ne pouvait pas y avoir de Stalingrad, car si vous mesurez la distance parcourue par les Allemands en Russie en partant de la frontière polonaise et que vous appliquez cette distance sur la carte de France en partant de Sedan, le point d'arrivée sera Gibraltar. C'est un peu loin pour établir un barrage. »

Non, contre le matériel on ne lutte que par le matériel. Si 1914-1918 fut une bataille d'hommes à hommes, 1939-1940 fut une démonstration de blindés.

Aussi ne rougis pas, mon camarade, du titre d'ancien combattant que tu vas désormais porter. Tu as pour toi le nombre, tu vas devenir une force avec laquelle les autres associations d'anciens combattants devront composer. Et c'est pourquoi on cherche déjà à te rassembler pour diminuer ta puissance. Vois-tu, mon camarade, tous ces gerfauts qui guettent leur proie me donnent la nausée. Mais j'ai confiance en ton jugement. Tu sais que ton Amicale, seule, est capable de te fournir les renseignements et attestations demandés, car seule, l'Amicale possède les archives du Stalag. Son bulletin, ses adhérents sont à ta disposition.

Mais puisque depuis la fin de la guerre nous avons fait figure de parents pauvres et que maintenant notre nombre vient faire de nous P.G. le plus fort groupement d'anciens combattants, restons unis et, ensemble, sous le drapeau de l'Union Nationale des Amicales de Camps, nous ferons du bon travail.

H. PERRON.

## Le Gala de l'Amicale

Cette fois, je m'étais bien juré de ne pas louper le Gala de l'Amicale. Aussi, depuis deux mois, j'avais en poche mon billet de fauteuil d'orchestre du premier rang.

Pensez donc, pour une fois que nous allions voir évoluer devant nos yeux de K. G. de vraies girls, et pour rien au monde je ne voulais manquer ça. Pourtant, l'après-midi s'annonçait mal. L'éclusier du Père Eternel avait, sur le coup de la demie de deux heures, ouvert ses vannes et ça tombait que c'en était une bénédiction. Comme un malheur n'arrive jamais seul, le métro venait de se mettre en grève. Aussi, en arpentant à grandes enjambées la chaussée parisienne, de sombres idées venaient hanter mon cerveau. « Deux malheurs d'un seul coup, me disais-je, c'est trop pour un seul gala. Il en faut si peu pour qu'un triomphe annoncé se transforme en désastre. Ça va faire comme l'an dernier, les artistes vont jouer devant des banquettes... » Tout en soliloquant, j'arrivai à la salle de la Fraternelle, où la haute direction de l'Amicale, Langevin et Franz en tête, vous recevait fort civilement. Les mines étaient bien

un peu inquiètes, les fronts soucieux, aussi pour relever le moral ambiant, je lançais en guise de souhait de bienvenue : « Alors, y a du monde ? » Seule la voix de Charlie me répondit : « Demandez le programme. » Combien ? lui dis-je. Je le paye 20 francs, me répondit-il en mentant effrontément. Soulagé d'un billet de 50 francs, car tout de même, je ne voudrais pas que Bernet en soit de sa poche, je me laissai guider par « l'ouvreuse », en l'occurrence un des vice-présidents. Décidément, à l'Amicale on ne fait pas les choses à moitié et on sait appliquer le slogan : « Faire travailler les oisifs ».

Bien calé dans un fauteuil confortable, au premier rang, j'ai sous les yeux la fosse de l'orchestre où l'ami Gallier est en train de distribuer le boulot à ses boys. Je suis vraiment bien placé pour suivre en connaisseur l'évolution des danseuses, mais Moumoute est encore mieux placé que moi, le veinard !

Je vois passer Perron, tout affairé : ses girls ne sont pas encore arrivées. Encore un coup du métro.

(Suite page 4)

## Fraiche et Joyeuse

La guerre, la guerre, la guerre, cauchemar, obsession hallucinante, fascinante, éternel sujet d'appréhension, d'angoisse, de désespérance. C'est le supplice du condamné à mort qui souffre parce qu'il sait qu'il va mourir, qui compte les jours les heures, les minutes qui le rapprochent de l'échéance fatale. Ce n'est pas la mort en elle-même qui est atroce, elle n'est pénible que pour ceux qui demeurent. C'est cette agonie lucide qui la précède, cette sensation de basculer lentement sur les bords du gouffre, de sentir la terre fuir sous nos pieds et peut-être par-dessus tout cela, le regret immense de tout ce que l'on n'a pas fait.

Ecoutez parler autour de vous, lisez la presse, tournez le bouton de votre poste, écoutez, regardez : la guerre, la guerre, la guerre. Puis l'écho qui répond, faiblement d'abord, puis de plus en plus fort : inévitable, inévitable, inévitable... Etudiez-le bien cet écho, vous y reconnaîtrez les voix connues, celles des tripoteurs et agitateurs en tous genres, des Zaharoff modernes, des chauvins de toutes races et de toutes latitudes, et puis aussi la vôtre, la nôtre, et c'est là que le crime commence. Non, ce n'est pas vrai, ça n'a jamais été vrai, jamais une guerre n'a été inévitable, et il est facile de le prouver.

Je n'ai pas l'intention de vous faire une leçon d'histoire, mais on gagnerait certainement à la mieux connaître. Oh ! pas cette histoire déformée, truffée d'erreurs apprises sur les bancs de l'école, du lycée ou même dans les hémicycles des Universités. Ce n'est pas là de l'histoire, mais des histoires de tueries, de massacres, considérés sous des angles variant suivant les latitudes. J'ai fait mes études primaires en Angleterre, et fus assez surpris le jour où je découvris dans les manuels français une autre guerre de cent ans, bien peu ressemblante à celle que j'avais apprise. Comment croyez-vous que les incidents d'Ebs ou de Serajevo soient relatés sur les bancs de Tübingen ou de Weimar ? On a même trouvé le moyen, quand par hasard guerre, de trucher par des arrangements ou d'autres choses que de gements ou des coupures adéquates, les systèmes philosophiques

jugés dangereux. On a l'impu- de reléguer au second plan les grandes découvertes faites par les autres, comprenez par là les savants appartenant aux ennemis héréditaires du moment. J'ai pu constater que neuf petits Allemands sur dix ignoraient Pasteur.

Demandez donc à nos écoliers qui est Koch ! Ah, parlez-leur de Bismarck ou de Wellington, vous verrez comme ils connaissent bien « l'ennemi ». On ment sciemment à des enfants dont l'esprit n'est pas averti, on leur inocule goutte à goutte le poison de la haine, on classe arbitrairement les autres peuples en Amis et en Ennemis, et selon les besoins, on déforme les événements en leur faveur ou en leur défaveur. On apprend à aimer ou à haïr avant d'apprendre à connaître et à comprendre. Les mêmes clichés reviennent périodiquement et les arguments en faveur de la guerre ont peu évolué depuis que l'homme existe.

Dans nos rêveries de Stalag, nous avons plus ou moins remué ces problèmes, mais nous avons, à mon sens, commis une erreur fondamentale. Quand nous disions : « Il faut que cela change ! », nous pensions à ce qui était hier sans nous soucier de ce qui avait précédé hier immédiatement. Nous avons voulu prendre le départ sur une base trop étroite et avons manqué d'équilibre.

La civilisation au sens le plus élevé du mot a été une œuvre d'évolution lente. Elle n'a pas été invariablement progressive. Ce qu'il faut donc rechercher, c'est le rapport entre les progrès de la civilisation et l'évolution des guerres, ou plutôt de l'esprit guerrier. On peut constater en général que partout où l'instruction des peuples a fait des progrès, l'instinct primaire ou instinct guerrier a été en régression marquée.

En étudiant rapidement l'histoire de l'homme, on découvrira les raisons des régressions passagères de l'esprit humain, et parmi celles-ci, la majeure a toujours été la guerre. Nous y verrons aussi si nous pouvons y trouver les raisons d'espérer en l'avenir, de l'intelligence, et par là même du recul de l'instinct animal ou guerrier.

M. NADLER.

AIDER L'AMICALE  
C'EST  
S'AIDER SOI-MEME

— Vous avez l'air tout chose, mon vieux. Qu'est-ce qui ne vas pas ?  
— Eh bien, je suis rentré à la maison à l'aube; et, j'étais en train de me déshabiller quand ma femme s'est réveillée et m'a dit :  
— Comme tu te lèves tôt !  
Alors, plutôt que d'avoir une discussion, je me suis rhabillé et je suis venu au bureau.

# DE LA FROMAGERIE DE WALBURG A LA TOURBIERE DE WURZACH

Notes d'un prisonnier — 25 Janvier 1943 - 17 Septembre 1943

Les quatre premiers jours de l'année 1943 venaient de luire: depuis plus de quatre mois, travaillant en qualité de valet de ferme chez le plus gros propriétaire (bauern-führer) du village d'Hanezz, j'avais acquis l'impression que mon séjour chez celui-ci durerait indéfiniment et que je demeurerais là jusqu'à la fin de ma captivité.

Assurément, j'étais en train d'oublier que la vie d'un prisonnier est toute faite d'imprévu comparable à celle de l'oiseau sur la branche. Je restais à la merci du bon vouloir de messieurs les officiers de contrôle du camp.

Il advint donc qu'un jour neigeux du mois de janvier je fus prié par le gardien du kommando de me tenir à sa disposition et de préparer mes bagages en vue de mon prochain départ vers une destination inconnue.

Ce n'est pas sans un petit serrement de cœur que je fis mes adieux aux camarades. Nous étions à la date du 23 janvier, le sol était glacé et il faisait une température sibérienne; afin d'acheminer mes valises et mes nombreuses mallettes vers la plus prochaine gare distante de 20 kilomètres environ, on mit à ma disposition un petit traîneau que je fus chargé de tirer moi-même. Epreuve terrible que celle de me risquer sur la route toute blanche; j'avais déjà parcouru la moitié du chemin lorsque, au milieu d'une rampe escarpée, mes forces m'abandonnant, ce fut presque aussitôt la chute sur la chaussée. Je me relevais le visage en sang et, après quelques minutes de répit, je continuais ma route tant bien que mal, utilisant les bas-côtés où de la neige fraîche amoncelée permettait d'assurer mes pas en toute sécurité. Arrivé à la station du chemin de fer, le gardien, en veine de confiance, me confia que j'étais affecté à la fromagerie (Kaserei) du plus prochain village du nom de Walburg.

Quelques minutes après, j'étais embarqué sur un traineau. Il faisait presque nuit lorsque nous parvîmes avec le gardien de mon nouveau kommando aux premières maisons de ce bourg de montagne. Le sort en était jeté, allais-je réussir dans mes nouvelles fonctions ?

C'est ce que l'avenir allait m'apprendre. Mon entrevue avec mon patron fut nettement décisive: ma tête avait eu l'air de lui plaire. Il fut donc entendu que je débuterais le lendemain matin à 3 heures.

C'était un dimanche après le traditionnel café au lait servi dans le « stube » je descendais dans la petite salle qui allait devenir pendant trois mois mon théâtre d'opérations.

Une impression de propreté me frappa tout particulièrement, des vitres d'une netteté parfaite, des carrelages luisants, des bassines émaillées où la lumière électrique se reflétait comme dans un miroir. Au milieu de tout cela, une odeur caractéristique émanant d'une petite pièce contiguë et ne laissant pas de doute sur la destination de celle-ci.

Mon patron, homme âgé de 65 ans environ, me parut être au premier abord d'un caractère affable de telle sorte que cette première journée se passa, en somme, dans une atmosphère de bonne compréhension. Il faut dire que je fis l'impossible pour rentrer dans ses bonnes grâces; nous étions en plein hiver et il me parut que c'était une nécessité urgente de ne pas quitter ce nid bien chaud en même temps que cette ambiance toute nouvelle pour moi. Les jours qui suivirent furent consacrés à mon apprentissage; il était plein de prévenances pour moi: « Ernst, ne se lassait-il pas de me dire du gut arbeiter! Hier besser Laudinist viel kalt kuh putze pas bon. »

Il voulait dire par là que les travaux chez les paysans étaient autrement pénibles et salissants que ceux auxquels je venais d'être astreint chez lui. Cependant, à mesure que les jours passaient, j'étais en train de découvrir le caractère obstiné et têtu de mon patron; voilà un homme qui aurait voulu tout régler au millimètre. Avec lui, il ne fallait pas qu'un fromage dépasse un tant soit peu de l'alignement régulier, qu'une bassine soit lavée et frottée superficiellement. Il insistait tellement que j'avais même pris le parti, certains jours, de ne plus m'inquiéter de ses remontrances et je m'ingéniais, autant que cela m'était possible, à

ne pas tenir compte de ses ordres tellement ceux-ci me paraissaient hors de raison. Il fallut un bon mois pour que je puisse manier presque convenablement selon lui la palette servant à répandre sur la table en bois, les gros morceaux de lait caillé destinés à être transformés quelques instants plus tard en fromage.

« Nicht so schnell! » s'écriait-il! Imbécile, pensais-je dans mon for intérieur, tu me prends donc pour un professionnel, n'oublie pas que quelques semaines auparavant j'étais en train de piétiner le fumier des vaches et de faire la cueillette des précieuses kartoffeln par une pluie battante, de 5 heures du matin à midi on n'arrêtait pas, à peine un quart d'heure à vingt minutes de pause accordées pour le petit déjeuner servi vers les 7 heures et demie par la patronne austère qui, en compagnie de sa fille de 28 ans au joli minois, passaient leurs journées entières assises dans de confortables fauteuils, se livrant à des travaux de couture; après le repas de midi qui durait dix minutes à peine, c'était la descente à la cave pour une opération importante, celle du revirement des fromages au moyen de petites planchettes. Ensuite grande pause où, pendant celle-ci, j'avais la liberté de pouvoir m'adonner, pendant deux bonnes heures à la lecture dans le petit cagibi en grande partie occupé par la grosse machine servant au chauffage des divers appareils. Quelques caisses à clouer et cinq heures du soir n'étaient pas loin.

Avait lieu alors le défilé des paysans apportant leur bidon de lait. On voyait là des gens de toute condition, des jeunes, des vieux, des gamins et même des prisonniers délégués par leur patron. La conversation s'engageait et je comprenais qu'il était question du frère ou du mari mobilisé. Pour sa part, la guerre avait éprouvé mon patron, trois fils partis de la maison, un sur le front de Russie, l'autre en occupation à Paris, le dernier enfin dans la froide Norvège. Certains jours il se lamentait bien haut, mais cependant il plaçait le fuhrer au-dessus de tout et prétendait que ce seigneur finirait par triompher de toutes les coalitions et arriverait à dominer le monde pour le plus grand bien de l'Allemagne. C'est à peine si les nouvelles du désastre de Stalingrad parvenaient à l'émouvoir. Il avait pourtant chaque jour devant

**NOUS AVONS MAINTENU  
NOTRE COTISATION 1943  
à 150 FR.**  
**ACQUITTEZ LA  
LE PLUS RAPIDEMENT  
POSSIBLE... MERCI.**

les yeux la longue liste funèbre dressée en quatrième page du journal. Elle était remarquablement éloquentes...

Les dimanches du kommando s'écoulaient dans une atmosphère plus gaie. On y fait de bons soupers avec les œufs dérobés aux paysans; le contingent de viande est fourni par un prisonnier qui travaille chez un boucher et qui a soin de prélever à la fin de la semaine un fameux tribut. Le tout est parfois arrosé de vins de Moselle ou du Rhin. Ça sent la pierre à fusil, mais qu'importe, cela suffit à mettre de la gaieté dans tout le kommando.

Nous avons un maître pâtissier qui confectionne de ces crèmes et de ces tartes à faire rougir d'envie les meilleurs spécialistes en la matière. Quelle consolation de nous voir tous réunis autour de la même table et de pouvoir apprécier comme il convient tous ces bons plats de chez nous véritablement cuisinés à la française...

Dans notre petite carrée, où sont dressées cinq couchettes, l'heure fatidique vient de sonner, chacun disparaît dans la nuit noire pour une nouvelle journée. Il sera nuit encore lorsque nous gravirons d'un pas allégre les escaliers qui mènent à nos « appartements »...

La huitième semaine vient de débiter, j'accomplis maintenant ma besogne quotidienne avec une facilité et un entrain remarquables, mais, hélas, la tuile devait arriver attirant sur moi les foudres de mon Wilhelm Hogerle.

Un beau matin, après avoir effectué comme d'habitude le lavage des bassines et des chaudrons, je

me mets en devoir de procéder à l'alignement des bidons de crème destinés à être chargés sur les camions, lorsque par suite d'un faux mouvement, je trébuche et entraîne dans ma chute un de ceux-ci. Le contenu se répand dans le ruisseau et il n'est pas possible d'en récupérer un tant soit peu. Sur ces entrefaites, mon patron arrive et c'est le drame dans toute sa splendeur, une cascade d'imprécations succède à mes excuses, toute la maison s'en mêle à tel point que je suis à me demander si cela ne va pas entraîner mon départ immédiat et peut-être même quelque sanction disciplinaire.

Il n'en est rien. Je crois cependant que cet incident contribue à hâter mon départ. En effet, quelques jours après j'apprends de la bouche du gardien que je vais être muté dans une ferme toute proche du village au hameau de Sichrasente.

C'est une vie toute nouvelle qui va s'ouvrir pour moi, je suis chez des paysans aisés, logés dans d'excellentes conditions et possédant une ferme modèle. Je puis dire que je connus là les meilleures heures de ma captivité. De là à dire qu'il n'y avait pas de travail? Non, mais les ordres étaient donnés avec tant de tact et de mesure que la besogne en était facilitée et s'effectuait presque avec le sourire, chose rare en Allemagne. Quant à la nourriture, soit dit en passant, elle était assez confortable pour pouvoir tenir le coup.

Cette famille de paysans apparaissait de plus très unie. Elle était composée de sept personnes: le père, la mère, quatre filles de 20, 17, 16 et 12 ans, et un fils infirme à la suite de blessures reçues lors de la campagne de Russie.

J'ai souvenir de notre repas de Pâques 1943 qui fut vraiment tout ce qu'il y a de mieux; la patronne confectionnait parfois dans la semaine des croissants délicieux. Toutes ces petites gâteries m'avaient rendu mon moral des meilleurs jours, mais, hélas! je devais bientôt déchanter. Vers la mi-mai, on me dirige vers un autre kommando distant de 15 kilomètres environ. C'est à Wolperswende, village situé non loin de Ravensburg-Weingarten. Naturellement, je suis versé dans la culture chez un paysan. Contraste étonnant dès les premiers jours, je suis obligé de me plier au bon vouloir de mon patron. Celui-ci ne me paraît guère sympathique; sa fille de vingt ans l'est encore moins et prétend même m'interdire l'accès de la cuisine dans les premières heures de la matinée, alors que j'ai besoin de procéder à mes ablutions.

Nous sommes à la chaude saison et les travaux du dehors se poursuivent avec acharnement; chaque matin, il faut aller quérir l'herbe verte destinée à la pâture des vaches. Comme je fais mine de vouloir protester à la suite d'une observation de mon patron celui-ci furieux de mon audace se précipite sur moi et m'assène un grand coup de fourche sur la cuisse.

Je n'hésite pas et cours autant que mes forces me le permettent vers le kommando où j'explique mon cas au gardien. Hélas ce dernier, après avoir parlementé avec mon patron, vient me dire que l'incident est clos et qu'il faut absolument que je reprenne le travail. Comme il est bien vrai de dire que les loups ne se mangent pas entre eux. Une quinzaine passe, nouvel incident à l'époque de la moisson dans les champs. Cette fois c'en est trop! Fou de douleur je déclare au gardien que je vais envoyer un rapport circonstancié des faits à l'homme de confiance du camp; entre temps, on s'est décidé à me chercher une autre place dans le village, chez une bonne femme où grouillent quatre ou cinq mouches tout déguenillés. Il me semble que je viens de renaître après tant d'épreuves et de privations.

Le travail marche là un peu au ralenti. Quatre vaches à soigner et quelques arpents de terre à piocher.

De plus, cette compagnie de mouches qui réclament souvent du chocolat (ils ont appris que j'en recevais dans mes colis) est un dérivatif pour moi pendant les heures creuses de la journée.

Dans ce logis tout est sale et il faut avoir réellement le cœur bien placé pour partager cette nourriture tout au plus suffisante, ser-

vie sur une table d'une propreté douteuse. Cette marmaille ne craint pas de se livrer au cours des repas aux pires excentricités. Je conserve toutefois mon impassibilité et esquisse même parfois un sourire. Je suis décidé à tout supporter, cela vaut mieux que l'accueil brutal de mon Bruno Hendorfer qui, quelques jours auparavant, ne serait même pas la main de son fils repartant pour la bataille du Kouban.

Pendant les journées chaudes du mois de juillet, c'est moi qui suis chargé de cueillir les groseilles qui bordent l'entrée de la ferme, puis c'est la corvée des matelas et des édredons au milieu desquels je disparaissais dans un nuage de poussière...

Les gars du kommando sont de drôles de ziques, il y a quelques Polonais qui, pour ne pas faillir à leur réputation, s'ingurgitent de bons verres de schnaps imités en cela par de nombreux Français; toute la nuit les cartes passent de mains en mains et cela dure jusqu'au lever du jour. Comment prendre un peu de repos au milieu de cette ambiance inimaginable?

Tout à une fin et je ne suis pas autrement étonné lorsqu'on vient m'annoncer que mon départ est imminent; je commence à avoir l'habitude des déplacements. Pensez donc, j'en suis confortablement à mon quinzième.

Vers quelle destination suis-je embarqué? Cela me préoccupe énormément, car n'ayant pas reçu de réponse du stalag à la suite de ma réclamation, j'en conclus que ce n'est pas bon signe. A travers les vitres du wagon, je vois défilé devant moi un paysage qu'il me semble reconnaître. Mais non / je ne me trompe pas, j'approche de Wurzach; vais-je retourner chez mon ancien patron que j'ai quitté voilà six mois? Tout à coup le train s'arrête en rase campagne et mon gardien, d'un ton sec qui n'est pas sans me surprendre, m'ordonne de descendre immédiatement.

Devant moi, dans la forêt au milieu d'une clairière, j'aperçois une sorte de baraquement en planches tout entouré de fils de fer barbelés. « Hier ist kommando. » s'écrie-t-il. Il y a environ 800 mètres à parcourir, l'émotion et la fatigue font que les gouttes de sueur m'ondent le visage. Un camarade qui est venu à ma rencontre s'empresse de me donner tous renseignements utiles.

« Ben, mon vieux, je crois que tu aurais mieux fait de rester où tu étais; ici, c'est le bagne, et il faut bosser sans presque rien à croquer. » Une calamité, quoi! J'ai hâte de déposer mon barda; enfin me voici dans la turne; mon gardien prend congé de moi et le contact s'établit aussitôt avec mes nouveaux compagnons de misère. J'apprends que je vais être vraisemblablement affecté à une tourbière située à 400 mètres environ, voilà qui n'est guère enchanteur. « Comment donc astu fait pour attirer ici? » ne cessent de répéter les habitués de mon nouveau logis. Je n'ai même pas la force d'avaler mes quelques provisions. La nuit commence à tomber, on entend le croassement des corbeaux sinistres oiseaux de malheur. De quoi demain sera-t-il fait?...

Les ronflements sonores ont fait place aux conversations bruyantes...

Aufstehen! Ce cri matinal je l'entends, hélas, depuis trois ans, c'est bien vers la tourbière que l'on me dirige; mes camarades avaient raison. La lande est déserte, quelques buissons épars au milieu des blocs rocaillieux. Nous voici sur le chantier, le spectacle n'est guère réjouissant; dans un fossé profond, des ouvriers chaussés de bottes en caoutchouc remuent avec leur pelle une sorte de boue noirâtre qui prend place bientôt dans une machine chargée de la débiter en tranches de cinquante centimètres de long environ. Plus loin, un groupe est en train de pousser un wagonnet et tache de le diriger avec le maximum de précautions vers un hangar situé presque en face de notre kommando. Le tapis roulant me renvoie les blocs de tourbe, il faut les retourner avec les mains, au bout d'une heure, je suis complètement épuisé, tous mes efforts sont vains. Le gardien narquois est devant moi, il appelle le contre-maître. Le travail reprend. Vais-je succomber à la tâche? Non, car

l'heure de la soupe vient de sonner.

Mes camarades m'attendent pour la partager avec eux dans la petite cabane en planches qui borde la voie ferrée. Quelle pitoyable nourriture! Inutile de dire qu'elle est avalée en un clin d'œil! Le travail va reprendre, j'ai déjà rejoint le chantier. Il fait une chaleur torride, aurais-je la force d'achever la journée?...

Les conditions d'hygiène de notre kommando sont on ne peut plus déplorable, de désagréables bestioles nous tourmentent pendant la nuit. De plus, la proximité d'un étang est cause qu'une véritable nuée de moustiques viennent nous rendre visite; impossible de s'en débarrasser, car ils sont véritablement trop nombreux. Nous devons laver nous-même notre linge dans une sorte de petit réservoir où l'eau ne se renouvelle presque pas. La corvée de soupe est tout un poème, il faut se rendre jusqu'au prochain village (Wurzach) distant de 2 kilomètres. Nous risquons à chaque instant d'abandonner le vieux chariot dont les roues tiennent comme par miracle. Au milieu de cette ambiance, notre moral reste tout de même assez élevé. Le dimanche, qui est le jour de repos, est consacré à la correspondance, puis chacun se précipite dans la chambre du gardien afin de prélever quelque bonne boîte de conservé qui améliorera le menu par trop insuffisant. A la veillée certains camarades en goguettes se mettent à chanter le refrain célèbre bientôt repris par le kommando entier.

*N'oublions pas l'armée de Gaulle  
Qui lutte pour nos libertés.  
En ce moment joue un grand rôle  
Notre prestige en est sauvé  
Sur nos avions et nos navires,  
Le fier drapeau flotte toujours  
Dans quelques mois nous pourrons  
(dire*

*C'est notre tour (bis)  
D'autres plus sentimentaux préférent  
la belle romance:  
Où est mon cœur?  
Je n'en sais rien, il est parti, il s'est  
(envolé*

*Dans les remous de la vie.  
D'autres encore chantent à tue-tête  
le refrain dédié à Mussolini:  
Quand tu verras les éclats de nos  
(bombes  
Que l'enverra Giraud de Tunisie,  
Tu te diras il faut que je succombe  
Ça est du plomb, pas des macarons.*

« Jen ai marre de leur kartoffels », proclame un jour un de nos camarades, « je vous promets avant peu un festin royal! »

Il tint parole. La pièce était de taille. C'était un chevreuil pris au collet dans la forêt voisine et qu'il transporta par ses propres moyens dans le kommando. Le dépeçer était une autre affaire. Nous y parvîmes cependant en profitant de l'absence du gardien parti au village pour faire des courses. Les morceaux soigneusement découpés furent camouflés de telle sorte que ce dernier ne s'aperçut de rien. Pendant huit jours ce fut un vrai régal...

J'ai changé de métier. Pour quel le raison? Je l'ignore. Je fais maintenant partie de l'équipe qui travaille à la presse à fourrages. On respire la poussière à plein nez, mais qu'importe, nous aimons tous, nous raffolons même de cette souffrance collective. Ce qui nous préoccupe le plus, c'est de savoir si nous passerons l'hiver dans cette tanière, perspective peu réjouissante, car le travail dans les bois avec de la neige jusqu'aux genoux nous attend si quelque événement imprévu ne vient changer la face des choses. Cet événement se produisit:

« Chic », s'écrie un soir un de nos camarades après le boulot. « Je ne connais pas la nouvelle? On se barre tous au comp, car dès demain on attend des officiers russes qui vont prendre notre place. »

Ce fut une trainée de joie dans tout le kommando, nous n'en dormîmes pas de la nuit.

Dès les premières lueurs de l'aube, le train nous emportait vers un nouveau destin.

Dans la journée du 17 septembre, nous débarquons à Villingen. A cinq heures du soir, les portes du Stalag V « B » venaient de se fermer sur nous.

Ernest BARRIERE.  
ex-K.G. 50.231.

Problèmes Allemands 48 :

Hitler avait-il raison ?

I. — Création d'un Etat allemand de l'Ouest avec Francfort comme capitale, création future d'un autre Etat allemand de l'Est avec Berlin comme capitale, voilà ce que nous lisons à la une des grands quotidiens parisiens et provinciaux. Américains et Russes divisés, parfois même ennemis, s'observent et veulent maintenant réaliser une Allemagne à leur directive, et ceurent de leur mieux pour réaliser à leur profit l'Unité allemande. Par cette politique à courte vue, par cette « guerre froide », ils préparent, qu'il le veuille ou non, le réveil du nationalisme allemand et comme conclusion finale la prochaine « der des der » atomisée et totale.

C'est le triomphe, par delà sa mort, d'Adolf Hitler et le réveil futur du pangermanisme agressif. Sous peu, un nouveau nazisme apparaîtra. Qu'importe sa forme, qu'il soit démocrate, socialiste, républicain ou autre, nouveau Janus il aura deux faces, deux visages : le russe et l'américain, mais tous deux tendus vers un seul et unique but : reconstruire l'Unité et le nationalisme allemand. Les Alliés, de par leurs dissensions sont pour lui le plus sûr encouragement. Que faut-il faire ? N'est-il pas déjà trop tard. A qui la ou les fautes ? Quels sont les remèdes ?

II. — L'UNITE ALLEMANDE, ŒUVRE PRUSSIENNE. — Au dix-huitième siècle, les pays germaniques sont des pays de haute culture. Berceau des grandes philosophies, idées, pépinière d'artistes, penseurs, écrivains, ouvrant leurs portes à tous les intellectuels, terre des libertés, l'Allemagne (ou plutôt les Allemagnes) intelligente, humaine, tolérante est vraiment la bonne, la généreuse Allemagne chantée par les écrivains et les poètes.

Parmi ces nombreux Etats germaniques, un des plus pauvres, la Prusse, sous l'impulsion de la famille des Hohenzollern grâce à une centralisation sévère, une bureaucratie de valeur, mais autoritaire, une armée disciplinée, grâce à l'apport intellectuel et manuel des protestants français, acquiert force et industrie, et ce royaume déshérité devient une puissance qui compte dans l'Est européen.

Frédéric II (1740-1784) l'ami du philosophe Arouet dit Voltaire, celui que, dans l'histoire, on désigne sous le nom de « despote éclairé », renforce encore l'organisation politique, organise des cadres militaires de haute valeur, donne à la nation une armée permanente bien équipée, et prince doué d'un grand sens politique, diplomate rusé, homme avisé, commence la réalisation de l'Unité allemande au profit des Hohenzollern, donc de la Prusse.

La politique de Napoléon I<sup>er</sup> de par ses excès, va aider indirectement l'Etat prussien à devenir une grande puissance, et par ses défaites aide à la réalisation d'une unité allemande.

Dès 1815, le triomphe de la Prusse est chose faite.

L'Unité allemande, marche à grands pas, tous les royaumes, principautés, villes libres s'inclinent à tour de rôle devant la force prussienne.

Cette unité est définitivement scellée à Versailles, au Palais des Glaces en 1871 par le couronnement de Guillaume empereur. C'est le triomphe du chancelier de fer Bismarck. L'Allemagne entière est prussionisée.

III. — LE DIABLE TRIOMPHE. — L'intelligence des peuples allemands capitule devant Notan, dieu germanique d'ela force, de la victoire totale.

Et là, la grande faute des élites allemandes des dirigeants, et même parfois du peuple par péché d'orgueil, la douce Allemagne se vend au diable. Cette Allemagne des philosophes, du bon sens, cette terre des libertés veut conquérir le monde, et pour y arriver signe un pacte et se donne un maître absolu, ambitieux, sans scrupule : la Prusse.

C'est l'éternel problème des deux Allemagnes, la bonne se mettant au service de la mauvaise et rendant cette dernière plus que dangereuse.

La défaite de 1919 va arrêter pour quelques années cet esprit de

domination; les masses populaires comprennent que seuls le fédéralisme et le retour aux antiques traditions de l'idéal germanique de sagesse sont la condition du renouveau de la nation. La Bavière se forme en république démocratique et sociale. En Rhénanie, essai d'une république rhénane, mais le militarisme prussien, les « trusts » de la haute industrie veillent et les efforts de l'état-major allemand de l'ex-bureaucratie impériale sont couronnés de succès. La république de Weimar naît, mais d'ores et déjà elle est condamnée, ses jours sont comptés, elle ne sera qu'un passage avant le retour à un Etat autoritaire. Bientôt ce sera le triomphe du diable.

IV. — HITLER, HERITIER DE BISMARCK. — Le traité de Versailles, œuvre du président américain Wilson, qui ne connaît que peu de choses au problème européen, et rien au problème allemand, va aider puissamment par la suite l'empereur autrichien Adolf Hitler. En 1923, avec l'aide d'éléments militaires acquis à sa cause, l'ex-caporal bavarois tente sa chance, mais à la suite de divergences entre les séparatistes de Bavière et les nationalistes unitaires (Ludendorff, Hitler) c'est l'échec du complot. Les hauts dirigeants militaires font machine arrière et le putsch échoue. Hitler est arrêté, puis condamné à cinq ans de prison. Cinq années de méditations, pendant lesquelles il rédige son « Mein Kampf » bible du parti national-socialiste et décide de conquérir le pouvoir par les voies légales, par les élections. Sorti de prison en 1928, il organise le mouvement nazi. Le parti reçoit aide financière, encouragements des milieux industriels, des anciennes classes dirigeantes, et de la Verbmacht qui ont devinés en Hitler l'aventurier de classe.

La chance va lui sourire. 1929, alors que le redressement industriel est net, voici la grande crise économique mondiale avec dans son sillage chômage, misère, désespoir, etc... Voici le moment d'agir.

Une grande partie des masses populaires attend l'homme providentiel, celui qui sauvera le prolétariat allemand, instaurera le socialisme national et donnera espérance et prospérité. La République agonise. Von Papen lui aide... le peuple est là. Hitler va conquérir le pouvoir.

Accomplissement logique d'un siècle de politique prussienne, de militarisme, Hitler est le digne continuateur de Bismarck. L'Unité allemande se fera, tous les peuples d'origine germanique ou de langue allemande doivent s'intégrer au Grand Reich. Après les succès de Prague, Vienne, Varsovie c'est le triomphe. 75 pour 100 de la population est nazie, et les non nazis, anti-hitlériens sur le plan politique intérieur, approuvent le fuhrer Hitler sur la politique extérieure d'expansion.

V. — LA DEFAITE. — La guerre de 1939 est la suite logique des théories racistes et de la politique de Bismarck. Elle doit marquer le triomphe du nazisme, la réalisation du Grand Reich, la maîtrise des peuples aryens germaniques sur une Europe colonisée. De l'Oural aux côtes bretonnes, de la Baltique aux pyramides égyptiennes, l'ordre allemand, grâce à un peuple militaire, discipliné, combatif doit s'imposer. Le triomphe du nazisme doit être total sur le triple plan racial, économique et religieux.

Mais la roue tourne et la croix gammée insigne de la victoire totale se retourne contre l'aventurier fanatique et c'est la défaite totale.

Attentats, complots contre Hitler ne sont point l'œuvre du peuple, mais l'œuvre des hauts dirigeants qui, sentant la partie perdue, veulent sauvegarder du désastre l'Unité allemande et sa puissance industrielle, clef du relèvement militaire. Mais le mégalomane autrichien va jusqu'au bout, il ne capitulera pas et disparaît un peu mystérieusement, alors que l'énorme bâtisse de l'hitlérisme s'écroule.

Et le 8 mai 1945, jour faste pour la paix et la liberté, le rêve de l'hégémonie allemande sur l'Europe est fini. Le cauchemar nazi est terminé.

VI. — NEO-NAZISME OU FEDERALISME. — Le nazisme n'est point mort, il sommeille. Que les Alliés prennent garde ! Pas de dénazification sans destruction de l'Unité politique du III<sup>e</sup> Reich.

L'Unité allemande, c'est la résurrection d'Hitler et du national socialisme. L'Unité allemande n'est point une nécessité historique, elle a été réalisée uniquement au profit de certaines castes, de la Prusse, et obtenue par la force.

Ce n'est point même, quoi qu'en disent certains, la cause allemande, non ! car l'Unité allemande c'est l'asservissement des Etats allemands au Reich, l'esclavage de toutes les idées, et les citoyens à l'Etat.

Les alliés veulent-ils restaurer la Bonne Allemagne, celle de Kant, de Beethoven, ou veulent-ils refaire la nation soldat, celle qui vendit son âme au diable prussien ? La défaite totale du Reich, de par ses ruines, son amplitude, devait permettre plus qu'en 1918 la régénération totale d'un peuple.

Œuvre de longue haleine, de patience.

Empêchons toute restauration militaire, détruisons non point seulement le régime nazi, mais les classes dirigeantes militaires dont il est le fils naturel. A toutes les autorités nazies ou non faisons comprendre que la partie est définitivement perdue, et qu'il faut changer radicalement les concepts de la nation allemande si elle veut revivre dignement.

Apprenons la démocratie, mais ne nous leurrions pas, songeons qu'il faut effacer un siècle de sévère discipline, de folie guerrière. Gardons de l'autorité, soyons justes et fermes. Dans dix ans peut-être le mal sera extirpé.

Réaliser le fédéralisme allemand, recréer les Etats germaniques, faire d'une Allemagne fédérale qu'on le veuille ou non est la seule forme, l'unique condition qui permette sans danger d'incorporer à l'Europe les pays allemands. Et comme conclusion je terminerai en disant que :

Seul le fédéralisme permettra à l'Allemagne de se retrouver, de ne point retourner au nazisme et de lui permettre d'être digne de la communauté Europe; car l'Europe se fera. Si elle ne se fait point, si elle se divise en deux blocs antagonistes, c'est la guerre !

L'Allemagne unitaire, c'est Hitler vivant, c'est une nouvelle « der des der ». Une Allemagne fédérale, c'est l'Europe unie — c'est la Paix !

André CHABERT,  
Mle 22-288, Stalage V «B»

Conditions d'attribution de la carte de Combattant

Extraits du Journal officiel du 5 mai 1948 :

Article premier. — La carte du Combattant est attribuée pour les opérations commencées le 3 septembre 1939 :

Aux militaires mobilisés ou engagés dans les armées de terre, de mer et de l'air, ayant combattu en France, ou hors de France, ayant subi la captivité ou ayant été blessés.

Article 4. — Sont considérés comme combattants, les militaires de toutes armes faits prisonniers de guerre, alors qu'ils appartenaient à une unité combattante.

Sont également considérés comme combattants, et quelle que soit l'unité à laquelle ils ont appartenu, mais sous les conditions de séjour suivantes :

1° Les militaires des armées de terre, mer ou air détenus et gardés militairement par l'ennemi pendant au moins six mois en territoire occupé par lui.

2° Les militaires immatriculés comme prisonniers de guerre dans un camp en territoire ennemi, et qui y ont séjourné au moins quatre-vingt-dix jours.

3° Les militaires évadés de guerre et reconnus officiellement tels, sans conditions de séjour.

Article 5. — Sont considérés comme combattants, quelle que soit l'unité à laquelle ils ont appartenu, sans condition de séjour dans cette unité, les militaires des armées de terre, mer et air qui ont reçu une blessure de guerre.

Article 9. — Ne peuvent prétendre à la carte de combattant, sauf recours à la procédure prévue à l'article 4 du décret du 1<sup>er</sup> juillet 1930, les militaires visés à l'article 4 ci-dessus.

A. — Rapatriés dans des conditions autres que celles prévues par la Convention de Genève.

Sont considérés, pour l'application de cette disposition, comme rapatriés dans les conditions prévues par la Convention de Genève :

1° Les anciens combattants de 1914-1918, rapatriés comme tels;

2° Les cas sociaux, à savoir : les pères de familles nombreuses, les veufs avec un enfant au moins et les soutiens de familles,

sous réserve qu'ils aient effectivement appartenu à la catégorie en cause au moment de leur rapatriement.

B. — En situation irrégulière provenant de l'initiative non contrainte de l'intéressé, à savoir :

1° Officiers prisonniers de guerre volontaires pour le travail au service de l'économie ennemie;

2° Sous-officiers ayant fait acte de volontariat sans rétractation ultérieure pour travailler au service de l'économie ennemie dans des

conditions non prévues par la Convention de Genève;

3° Sous-officiers ayant accepté d'être transformés en travailleurs civils, à quelque date que ce soit;

4° Prisonniers de guerre transformés en travailleurs civils avant le 8 novembre 1942;

5° Prisonniers de guerre de tous grades ayant travaillé sans contrat individuel les liant à la puissance détentrice et, par extension, les prisonniers de guerre ayant accepté de travailler au service de la W. O.L. ou organismes similaires;

6° Prisonniers de guerre ayant appartenu à l'administration dite « Service des Prisonniers de guerre » ou à des organismes similaires.

Fait à Paris le 4 mai 1948.

BISCUITERIE DE L'EST

Charles HUMBLLOT fils

101, rue Benoît-Malon

ARCUEIL (Seine)

TEL. ALEsia 09-70

SPECIALITE DE GAUFRETTES

LA COTISATION MAINTENUE A 150 FRANCS COMPREND LE SERVICE DU BULLETIN DU 1<sup>er</sup> JANVIER AU 31 DECEMBRE

Les camarades ayant déjà acquitté le montant de leur cotisation, sont priés de conserver la formule de mandat jointe à ce Bulletin pour souscrire aux « BARBELES SANGLANTS » ou pour l'an prochain.

Ceux qui, parmi nous, n'ont pas encore réglé leur cotisation 1947, sont priés de bien vouloir se mettre à jour (dernière demande) leur nombre est si peu élevé, qu'il ne peut s'agir que d'omission.

Tous Transports

PARIS-BANLIEUE

Rapidité - Sécurité

René GILLANT

22, rue de Belleville

PARIS-20<sup>e</sup>

CONDITIONS SPECIALES

FOURREUR

R. GORRINDOT

12753 V. A.

Remise aux Anciens du V A

34, rue d'Armaillé - PARIS-17<sup>e</sup>

2<sup>e</sup> étage — R. M. 107.990

Métro : ETOILE et TERNES

LE COIN DU BOUQUINISTE

1<sup>o</sup> LES LIVRES QUE VOUS TROUVEREZ A L'AMICALE.

Stalag V « A » de L. CHARPENTIER, illustré par Douay et Rigal. Edité par Bishop.

Heureux les désespérés, par Robert FRANCE, alias Abbé JAVELLET, ancien directeur de la grande fabrique de tisane annexée à l'hôpital de Ludwigsburg.

La Grande Halle, poèmes de Jacques FONTAINE. (Vous y trouverez du rire, du spleen et même des locomotives).

Rêves qui passaient sous les barreaux, poèmes de Jean PREVOT.

2<sup>o</sup> LES LIVRES QUE VOUS NE TROUVEREZ PAS A L'AMICALE.

Mon corps est tatoué, roman de mœurs « légères », par JOJO de la Barrack I.

Le Paradis perdu, drame de la captivité, par Jean VILDE.

Les Mystères de la Passion, par S. DELATTRE, défenseur de la veuve et de l'étalon.

Le démon de la chaire, autobiographie dynamique par J. SOULAS.

ODOUL

16, RUE DE L'ATLAS  
Anc<sup>e</sup> rue Bichat - Paris  
Tel. : BOT 10-30 — 3 lignes groupées

★

TOUS

Déménagements

PARIS - PROVINCE

ÉTRANGER

★

SON

Garde-Meubles

en cases séparées,

agréé par les Tribunaux

Ancien P.G. S.D. Viticulteur

OFFRE

CHAMPAGNE

Premier grand cru, en provenance directe de sa propriété

AUX MEILLEURS PRIX

Pour renseignements, s'adresser à l'Amicale.

Si vous désirez un appareil,

de PHOTO

de RADIO

Modèles des grandes Marques : Kodack, Lumière, Sonora, etc.

Demandez envoi notice sur

les derniers modèles,

à Spécialité RADIO.PHOTO

Rue de l'Eglise - BRUYERES

(Vosges)

(Surprise en nature et en espèces par Pierre THOMAS, aux anciens des Stalags V. A.



MEUBLES-SIEGES - LITERIE -

5pts de STUDIOS RUSTIQUES et MODERNES

Remise aux anciens du V

STUDIO-BLAINVILLE

ANDRÉ BÉDOIN

7, rue Blainville - PARIS (5<sup>e</sup>)

ODEON : 79.86

Métro : MONGE

Fermé le vendredi.

CAMARADES...

RESERVEZ VOS ANNONCES A NOTRE BULLETIN.

# Noël au Kommando

La neige tombe sur les monts du Wurtemberg. La tempête secoue la petite baraque perdue dans la petite campagne.

Noël !... Noël !... Fête de joie et de bonheur pour les uns. Triste Noël pour cette poignée d'hommes séparés de tout.

Un aumônier est venu pour célébrer la Messe de Minuit dans ce kommando groupant une cinquantaine de Français.

Dans la chambre centrale, ils ont serré les lits et dressé l'autel sur la table recouverte d'un papier gris.

Ils sont tassés dans l'espace libre. Une émotion les étreint.

L'officiant se penche... On voit, sous la chasuble trop courte, son pantalon rapiécé et ses bandes molletières effrangées...

Dans le silence qui sépare les paroles sacrées, on entend le rythme sourd des bottes sur la terre gelée... De l'autre côté des barbelés, l'Allemand veille.

Les deux assistants ont recopié les réponses sur un papier... Ils ne s'en rappelaient plus.

A minuit, la plus belle voix du kommando entonne le chant rituel. Le premier couplet seulement, il ne connaît que celui-là. Il chante un peu ça comme un chanteur de charme.

Quelle ferveur dans la simplicité. Ils sont debout, les bras croisés, cherchant un bout de prière au fond de leur mémoire... Cela roule avec des pensées tristes :

— Je vous salue, Marie... Est-elle couchée ?... Prie-t-elle aussi dans la petite église ?... Sainte Marie, mère de Dieu... Et les gosses ? auront-ils leur arbre de Noël ?...

Le vent gronde au dehors et fait trembler les vitres. On se croirait à bord d'un bateau battu par la tempête. Bateau d'où monte une prière : « Mon Dieu ! sauvez-nous !... Rendez-nous la vie ! »

Et le prêtre répond par des paroles de paix.

Est-il possible que, par le vaste monde, des gens pourrissent, la messe finie, retrouver leur chez eux, leur famille ?... Non, n'est-ce pas ?... Cela n'existe plus ?... On leur ouvrirait les portes, à eux, oseraient-ils sortir ?...

L'aumônier, d'un geste large, leur donne sa bénédiction, geste auguste qui devrait les soulager de leur peine.

Et ils murmurent : « Que notre volonté soit faite... »

Et maintenant, ils laissent pour ce soir leurs rivalités mesquines. Seule l'amitié, soudée par des mois de souffrance commune, va les aider à oublier pendant quelques instants tout ce qu'il y a d'effrayant dans leur vie de parias.

Ils vont réveiller.

Ils ont connu tous les réveillons. Celui-là fréquentait les restaurants de luxe... Foie gras, caviar, dinde rôtie. Cet autre, autour de la table familiale, plantait solennellement le couteau du service à découper dans l'oie juteuse et grasse. Celui-ci, au retour de la messe de minuit villageoise, prenait place, le dos à l'âtre, à la grande table de la cuisine de la ferme. Boudin, jambon fumé, brioche dorée. Et même, celui-là, qui n'avait jamais goûté la joie du foyer et le calme de la famille, avait réveillé à l'Armée du Salut. Soupe, rôti, orange, images saintes.

Mais, en ce soir de Noël, la captivité, cette grande niveleuse, les réunit sur un même pied d'égalité, autour de la table grasse de la baraque.

Plus de riches, plus de famille, plus d'âtre rougeoyant, plus de clochard.

Rien. Une misère unique. Un désespoir sans borne.

Alors, ils se sont dit qu'il fallait lutter contre l'ambiance annihilante de cette fête sans joie. Ils ont décidé de s'étourdir pour ne plus ressasser cette tristesse qui les poigne.

Depuis deux mois, ils ont gardé les pièces maîtresses des colis reçus... ces colis amoureux composés par des mains chères. Et le miracle se produisit.

Les gardiens les ont enfermés en leur souhaitant une joyeuse « Weinachten »... Ironie ? Compassion ?... ou simplement politesse indifférente ?

En un moment, la table est recouverte d'un papier blanc. Elle se garnit de gamelles réglementaires, soigneusement astiquées, pour une fois. Chacun offre sa contribution à la confection du menu.

Ils sont en pleine surprise-party. Adieu foie gras et caviar, dinde rôtie et oie, plantureuse, jambon et brioche dorée, adieu soupe et oranges !

Ils apportent sardines, thon, singe, biscuits, marmelade, crème de gruyère, haricots et petits pois, chocolat, sucre.

Des cris d'admiration saluent les cadeaux princiers : une boîte de beurre salé, deux paquets de biscuits, un paquet de cigares qu'il faudra couper en quatre pour que chacun ait sa part.

Tous s'affaillent. Ce soir, il n'y a plus de popotes, tout est mis en commun, et le gars du réveil de l'Armée du Salut, celui qui ne reçoit jamais de colis, sera à table comme les autres.

Les haricots et les petits pois, fraternellement mélangés, mijotent sur un coin du poêle, les biscuits se couvrent de beurre salé, mais il n'y aura pas assez de sardines pour tout le monde... Qu'importe on s'arrangera.

Les mâchoires travaillent ferme... On se lance des quolibets... On est en pleine famille... la famille des répréhensibles.

Au dessert (biscuits et chocolat), les chanteurs se lèvent. On les écoute d'abord attentivement, on les accompagne, et puis... des regards deviennent fixes, des prunelles se voilent... l'esprit travaille... Là-bas ! Alors, ils veulent réagir, brutalement comme des désespérés, ils se jettent dans le présent... Ils clament le refrain d'une chanson, ils crient avec les autres... Mais l'idée revient, lancinante... Là-bas !... Chez nous.

Regardez celui-là au bout de la table, ses yeux se plissent comme s'ils sentaient passer le marchand de sable... Il dort ?... Non ! Deux perles brillantes coulent sur le col de sa vareuse.

Déjà quelques-uns ont regardé leur couchette. Ils rêvent intensément, les yeux ouverts sur un passé de bonheur et de joie, sur un avenir sombre...

Tandis qu'en dessous d'eux, un qui ne veut pas abandonner, chante encore... Il chante : « Maman »... Et, au refrain, quand il dit :

Qui nous sourit ?  
... Dans la vie,  
C'est Maman !...

sa voix se brise brusquement en un sanglot douloureux... un sanglot d'homme.

## 620<sup>e</sup> Régiment -des Pionniers-

Le banquet de notre Amicale a eu lieu, comme prévu, le samedi 6 mars, au café-restaurant Henry, rue Saint-Denis, à Paris.

Après un court exposé de notre Président sur la situation de l'Amicale, nos camarades, leurs familles et quelques amis ont participé au banquet placé sous la présidence du commandant Lauret. Si l'assistance fut moins nombreuse que les années précédentes, l'ambiance fut rapidement créée ; et après un banquet où la mélancolie n'avait pas eu place, le bal de nuit, animé par un orchestre plein d'entrain, a permis à chacun de nous de conserver un excellent souvenir de cette joyeuse soirée.

La tombola, organisée au profit de notre caisse de secours, a permis de réaliser un bénéfice de 12.000 francs. Le tirage eut lieu au cours du bal, de nombreux lots, dans de nos membres furent répartis comme suit :

Lampe portative : n° 1402.  
1 bouteille de champagne, n° 216.  
1/2 bouteille de champagne, n° 1310  
1 éclairage de bicyclette : n° 434.  
4 ballons aux n° 848, 1.497, 490 et 995.

Façon pour un pantalon : n° 220.  
4 quarts de chocolat : n° 56, 1.480, 1.191 et 866.

6 bracelets pour montres : n° 427, 965, 1.341, 861, 130 et 451.  
1 flacon d'eau de Cologne : n° 962.  
4 bouteilles de mousseux : n° 124, 363, 994, 960.

2 pipes : n° 757 et 28.  
1 tabatière : n° 956.  
4 coffrets de parfum : n° 1.046, 333, 1.494, 949.

2 porte-clefs : n° 202 et 758.  
3 beurriers : n° 227, 909 et 1.452.  
1 cache-pot : n° 1.439.

3 plats : n° 428, 929, 494.  
5 oiseaux faïence : n° 924, 1.477, 850, 439 et 67.  
8 agendas de poche : n° 1.226, 999, 218, 226, 908, 77, 154 et 780.

Les lots non réclamés au 31 juillet resteront acquis à l'Amicale.

Répondant à l'appel de notre président en faveur de la veuve de notre camarade Goyet, de généreux donateurs ont permis à notre trésorier d'adresser la somme de 5.000 francs à Mme Goyet.

Nous avons le plaisir d'annoncer la sortie de notre camarade Rioux du sanatorium d'Enval. Rioux, en bonne voie de guérison complète, a repris sa place parmi nous.

Nous rappelons que la sortie prévue au château de Clairoux est fixée au dimanche 20 juin. Les camarades intéressés doivent se faire inscrire d'urgence au siège de l'Amicale. Il y a possibilité de prendre le repas au château ou d'apporter les victuailles.

**TAILLEUR SUR MESURES  
HOMMES ET DAMES**

**Gérard Cerf**

Coupeur diplômé de l'Ecole de Coupe de Paris

28, Rue de Turenne - PARIS-3<sup>e</sup>  
Réservez le meilleur accueil à ses compagnons de captivité

**SUR COMMANDE  
ET A FAÇON**

Métro : BASTILLE  
ST-PAUL      Autobus 66-96

« L'EX-BOXEUR DU CAMP »

**ANDRÉ JACQUES**

MAITRE-ARTISAN  
R.M. SEINE 111.308  
44, rue de Bellechasse - PARIS (7<sup>e</sup>)  
INV. 34-21

**MÉCANOGRAPHIE**

REPARATION - RECONSTRUCTION  
ENTRETIEN DE TOUTES MACHINES  
A Ecrire ET A CALCULER

Conditions spéciales aux anciens du VB

Le gérant G. PIFFAULT.  
Imp. Maurice BLANCHARD  
15, Rue du Louvre

## ENTRE-NOUS

### LE CARNET DU V B

Notre camarade Louis Lombard a la joie de nous apprendre la naissance de sa fille Nicole, le 13 avril 1948.

Notre camarade Robert Lelong, de Fontenay-Trésigny (S.-et-M.) et Mme sont heureux de nous faire part de la naissance de leur fils Jacques.

Mme et M. Charles Wenger sont heureux de nous annoncer la naissance de leur deuxième enfant Jean-Charles-Yves.

Mme et M. Raymond Gros annoncent aux anciens du V B la naissance de Jean-René-Charles.

Nos félicitations les plus sincères aux heureux parents.

### COURRIER

Paul Chauvin et Leclere Maxime présentent leur bon souvenir à tous les anciens du V B.

Adolphe Posez nous signale son changement d'adresse. Etant dans l'administration des Douanes il a été muté des Ardennes à AJACCIO (Corse). Il adresse à tous ses camarades du kommando de Schwenningen un fraternel salut.

Deux camarades Corses du kommando de la Vieille Tuilerie de Schwenningen se sont évadés. L'un d'eux sur le point d'atteindre le bois a été blessé ou tué par une sentinelle lancée à sa poursuite.

Le second prisonnier en voyant son camarade blessé ou tué à terre s'est arrêté avec l'intention de se rendre à la sentinelle qui le poursuivait. A ce moment la sentinelle allemande l'a blessé ou tué.

Nous demandons à tous nos camarades qui furent témoins de cet assassinat de bien vouloir écrire à l'Amicale. Une enquête est ouverte et elle doit aboutir.

### RECHERCHE

Jean Trouville, 7, rue Daumesnil, Houilles (S.-et-O.) du Stalag VI C désirerait connaître l'adresse de son camarade Pierre Cauzat, Mle 4019 VI C dont il sait seulement qu'il se trouvait au V B en novembre 1944, que sa famille serait en Normandie, mais que lui serait domicilié à Paris. Il remercie d'avance tous ceux qui pourraient lui fournir des renseignements.

Ciamadieu : Ce n'est pas quand tout va mal qu'il faut désespérer. Au contraire il faut se serrer les coudes et quitter l'Amicale n'est pas une solution. Notre nombre fait notre force. C'est en faisant des adhérents que nous remporterons la victoire.

### MARIAGE

Nous apprenons avec plaisir le mariage de notre camarade Lucien Planque avec Mme Marie-Louise Ancelin.

Tous nos vœux de bonheur à ces jeunes époux.

### DECES

Madame Charles Dubois et ses enfants Jacqueline et Colette ont la douleur de nous faire part du décès de notre camarade Charles-Armand Dubois survenu au Fossé le 13 avril 1948.

Madame Jean Seiler et ses enfants Robert et Colette ont la douleur de nous faire part du décès de notre camarade Jean Seiler survenu à Torcy-Sedan, le 28 mars 1948.

Nous apprenons avec regret le décès de notre camarade Raymond Lair, survenu le 28 février 1948.

Nous adressons nos bien sincères condoléances à toutes ces familles si cruellement éprouvées.

## Le Gala de l'Amicale

(Suite de la page 1)

Je ne suis vraiment pas chanceux. Je vais risquer un torticolis pour rien. Mais voilà le p'tit chef qui apparaît sur l'avant-scène pour faire une annonce au public : « On ne commencera qu'à trois heures, because la grève ! »

J'ai donc quelques minutes devant moi et j'en profite pour faire un tour dans la salle. Diable, mais ça se remplit ! Il y a du monde partout et du beau monde, je vous assure. La salle est attrayante à voir, c'est déjà un demi-succès. On s'interrompt d'une travée à l'autre. De vieux copains de misère se rencontrent pour la première fois depuis la Libération. Moi je suis tombé sur Lavigne. Inutile de vous dire si ça fait du bruit. Mais on est vite arraché par d'autres mains qui se tendent et en suivant le travail des « ouvreuses » je note les arrivées de notre compositeur de Saint-Jean, de Saint-Amand-les-Eaux, du docteur Joseph Cesbron, de Nantes, de l'Abbé Camille Muller, de Lyon, de Loulou David, de Bordeaux ; de Penel, de Metz ; de Dubois, d'Orléans ; de Burger, de Troyes ; de Tassoul, l'ancien homme de confiance belge venu tout exprès de Bruxelles pour le gala ; de Lavigne, de Foulletourte (Sarthe), etc... Provost Lemoine, secrétaire général de l'U.N.A.C., est également dans la salle. A l'entrée, un bar a été dressé et déjà le mousseux coule à pleines coupes. Le secrétaire général du Bouthéon, l'ami Roger, surveille, en connaisseur, la distribution. A une petite table, penché sur le plan de la salle, Géhin essaie d'en extraire des places introuvables. A trois heures, la salle est archicomble, le service des ouvreuses est débordé et Charlie fait des affaires d'or. On commence, car Perron a récupéré ses girls ; il en manque une, mais ça ne fait rien, il y a la qualité. L'orchestre des Moumout's Boys fait entendre son premier morceau. Je regagne rapidement mon fauteuil du premier rang et le rideau s'ouvre lentement. Je ne veux pas vous parler du spectacle, car je ne suis pas un critique averti du milieu artistique. D'ailleurs, vous le connaissez aussi bien que moi puisque vous étiez tous là. Et tous vous avez pu apprécier, comme moi, le grand ta-

lent des artistes qui se sont produits à notre gala et vos applaudissements enthousiastes prouvaient à nos amis Georges Merilhou, Pierre Fazincani, Frédéric Balle, Saint-Marc, Marko et Marki, à Mlle Vilma Rigo que leur présentation fut impeccable. Quant aux danseuses, ce fut un régal des yeux. L'école Irène Popard eut un accueil triomphal.

Mais une surprise nous était réservée. Notre grand ami André Chanu, délaissant pour un instant le micro de la Radiodiffusion, vint avec l'exquise Aimée Mortimer, interpréter un sketch inédit d'André Roussin. Dois-je dire que le brio avec lequel André mena la vente aux enchères à l'américaine me laissa tout pantois et que devant le résultat obtenu, notre ami Poupa, notre sympathique trésorier se demande s'il est bien éveillé. Merci, André !

A 19 heures, on fut obligé de nous mettre à la porte, au grand dam des Moumout's Boys. Et on se sépara en se donnant tous rendez-vous pour le prochain gala qui, selon une formule définitivement établie, sera encore mieux que son prédécesseur. LE MUSCADIN.

### REMERCIEMENTS

Nous remercions tous nos amis artistes qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes pour que notre fête fut triomphale. A Georges Merilhou, ténor à la voix puissante, à Pierre Fazincani, notre baryton retrouvé à la classe exceptionnelle, à Frédéric Balle, grand virtuose du violon, à Saint-Marc, notre danseur étoile, à Georges Galtier, accompagnateur modèle et pianiste de talent, à nos amis clowns Marko et Marki, qui firent devant une salle émerveillée étalage d'une science, d'une classe et d'un entrain dignes de vieux routiers de la piste ; à Mlle Vilma Rigo, grâce et talent réunis ; à Mlle Corré et à ses élèves de l'école de danses « Irène Popard » le bureau de l'Amicale adresse, au nom de tous les K.G. du V « B » ses plus vifs remerciements.

A Mme Aimée Mortimer et à notre ami André Chanu qui entre deux émissions, vinrent apporter à notre fête l'inestimable concours de leur grand talent, l'Amicale exprime toute sa reconnaissance. Et merci à tous les amis qui nous aidèrent dans l'organisation de la fête. Rupe, qui se dévoua sans compter ; Faure, le généreux donateur du renard argenté qui fit un boom fantastique ; à Debrois, Saint-Omer, Bernet, etc... LE BUREAU.

## BULLETIN D'ADHÉSION A L'AMICALE DU STALAG (découper ou recopier)

Nom ..... Prénoms .....

Profession ..... Date de Naissance .....

Adresse .....

N° Mle ..... Kdo .....

Marié ? ..... Nombre d'enfants ? .....

Libéré le .....

Ci-joint la somme de 150 francs par .....

Date : ..... Signature : .....